
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50981

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ein schwieriges Unterfangen. Notwendig müssen noch kontroverse Sachverhalte in diesem relativ jungen Forschungsgebiet, das erst mit der Schiffsarchäologie den großen Aufschwung erlebte, vereinfacht dargestellt werden, ebenso wie die Vielfalt regional unterschiedlicher Schiffbautraditionen.

Dennoch scheint dem Rez., daß angesichts der vielfach noch dürftigen Quellenbasis und häufig noch ungeklärter Forschungslage Einzelfunde zu großzügig verallgemeinert werden und U.'s Angaben zu viel Sicherheit vortäuschen. So weiß U., daß der englische Kiel eine Länge-Breite Verhältnis von 3,5:1–4,5:1 hatte (S. 77) oder kennt die Zahl und Besetzung der Boote, die Ende des 14. Jh. in der Heringsfischerei vor Schonen tätig waren und deren Fangergebnisse (S. 167; diese Angaben relativiert er freilich in Anm. 7, S. 195). Die häufigen Wechsel von Meer zu Meer, von den doch bis ins Spätmittelalter recht verschiedenen Schiffbaumethoden im Mittelmeer und den nordischen Meeren, wirken störend, da nicht immer deutlich zu erkennen ist, für welchen Bereich die Aussagen gelten. Auch der Versuch der Kategorisierung ist nicht immer angebracht und führt zu seltsamen Stilblüten, so wenn er nach der Feststellung, daß die friesischen Schiffe dem Waren- und Menschentransport dienten, vermerkt, daß Sklaven in beide Kategorien fallen.

Der Anmerkungsapparat ist zweigeteilt in einen Sachapparat, dessen Fußnoten leider häufig Anmerkungen zu langen Passagen des Textes zusammenfassen, so daß der spezifische Nachweis einzelner Angaben erst gesucht werden muß, und einen Apparat, der Abbildungen in anderen Werken nachweist, da U. seinem Buch nur wenige Tafeln und Skizzen beigelegt hat, so daß die Darstellung teilweise nur verständlich ist, wenn man die angegebenen Werke mit Abbildungen, zumeist Basil Greenhill, *Archaeology of the Boat*, Middletown, Conn. und London, 1976 oder Björn Landström, *The Ship*, 1961, zur Hand hat.

U. hat seinem Buch eine ausgezeichnete, reichhaltige Bibliographie und einen ausführlichen Index beigelegt. Trotz mancher Mängel bietet er einen guten Überblick über den Forschungsstand in einem unübersichtlichen Gebiet und gibt viele Anregungen und Anstöße für weitere Forschung, insbesondere für die Untersuchung der wechselseitigen Beeinflussung von Schiffbau und Wirtschaft.

Michael WIBEL, Mannheim

Quellen zur Geschichte der Alamannen von Marius von Avenches bis Paulus Diaconus (Quellen zur Geschichte der Alamannen III), übersetzt von Camilla DIRLMEIER und bearbeitet von Klaus SPRIGADE, Heidelberg (Jan Thorbecke, Sigmaringen) 1979, in-4°, 90 p. (Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Kommission für Alamannische Altertumskunde. Schriften, 5).

Ce volume III est la suite des deux précédents dus à Camilla Dirlmeier et Gunther Gottlieb: I, paru en 1976, pour les sources allant de Dion Cassius à Ammien Marcellin, et II, paru en 1978, pour celles allant de Libanios à Grégoire de Tours; quant au vol. IV (du Géographe de Ravenne à Hermann de Reichenau), cf. le compte-rendu en *FRANCIA* 8 (1980) 777–9. Grâce à cette publication chronologiquement ordonnée des sources sur l'histoire des Alamans, on dispose des textes grecs ou latins avec non seulement une traduction allemande en regard, mais aussi, pour chaque source, une notice d'introduction suivie par la mention des éditions et des principales études historiques, ainsi que de nombreuses notes en bas de page. Chacun de ces trois volumes correspond, très utilement pour les historiens, à chacune des trois grandes étapes de l'histoire alamannique.

Les sources réunies ici concernent la période d'entre 555 et environ 750, débutant avec le règne du roi d'Austrasie Thibaut (548–555), fils de Théodebert I^{er}, lui-même fils de Thierry, le

bâtard de Clovis, qui, tous trois, consolidèrent en Alamannie la domination inaugurée en 496–497 par les premières victoires du roi des Francs Saliens. Ainsi ce volume III s'ouvre-t-il, p. 9–10 par Marius d'Avenches et le Pape Grégoire le Grand qui citent l'expédition en Italie de Bucellinus, duc alaman, sans mentionner le nom de Leutari, sans doute frère de Bucillin ou Butilin, inconnu aussi de Grégoire de Tours, H. F. III, 32 et IV, 9, comme plus tard de Jonas de Suse, cf. p. 23, tandis que Paul Diacre, cf. p. 87–88, connaît ce nom qu'il a peut-être trouvé dans les Histoires d'Agathias, II, 3–11; en fait les expéditions de Butilin et de Leutari en Italie datent de 553 et 554, comme le précise la n. 2, p. 9. Vient ensuite p. 11, Isidore de Séville, dont les Etymologies sont parfois significatives: probablement les Alamans sont-ils qualifiés de *sagati*, ceux qui portent le *sagum* ou casaque des soldats romains, parce que, depuis le temps de l'empereur Caracalla, ils furent, noterai-je, constamment en guerre contre des troupes romaines (pour Cicéron, *esse in sagas*, c'est «être sous les armes»). La Chronique dite de Frédégaire, p. 12–17, remonte au milieu du III^e s. avec la destruction d'Avenches sous le règne de Gallien, bien que le chroniqueur fasse un anthroponyme du nom de la ville, Vifilsborg ou Vivilsborg, dans les sources nordiques tardives (n. 2, p. 13, à compléter par F. Stähelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*, édit. de 1948, 260–261, et J. de Vries, dans *Altnordische Literaturgeschichte*, 2, 1942, 75); mais, si le chroniqueur attribue correctement les défaites des Alamans à Langres (en 298) au César Constance Chlore et à *Argentovaria* (Horbourg, en 378) à l'armée de l'empereur Gratien, on ne peut retenir, pour le V^e s., ce qu'il raconte du roi vandale Chrocus qui ravagea toute la Gaule au temps de la grande invasion des Vandales-Alains-Suèves en 407–409 (cf. n. 7, p. 13, à laquelle je crois devoir ajouter mon article sur «Les martyrs imputés à Chrocus et les invasions alamanniques en Gaule méridionale», *Annales du Midi* 74, 1962, 5–28, qui confirme Grégoire de Tours, I, 32 et 34, plaçant le roi des Alamans Chrocus au temps du règne commun de Valérien et de Gallien); en revanche, ce chroniqueur donne, au livre IV, des précisions intéressantes sur les ducs alamans du VII^e s., de même que son Continuateur (à partir de 688) sur les expéditions alamanniques de Pépin III le Bref et de son frère Carloman entre 742 et 746. Quant au *Liber Historiae Francorum*, p. 74–75, les Alamans n'y apparaissent qu'au temps de Clovis, lors des victoires franques de 496–497, inspirées par le récit de Grégoire de Tours, et au temps des guerres que mena Pépin II, d'abord de 680 à 695 contre le chef frison Radbod qui était païen, puis à plusieurs reprises jusqu'en 712 contre les «Suèves» qui, cependant, étaient alors catholiques.

Or, la christianisation des Alamans s'était effectuée au VII^e s. en gagnant leur territoire national à partir du lac de Constance. Elle fut entreprise non par les églises provinciales qui subsistaient au sud de la *Suevia sive Alamania*, tel en *Raetia I* l'évêché de Coire, mais, au début du VII^e s. seulement, par des missionnaires étrangers, les Irlandais S. Columban et S. Gall, qui ne représentaient pas les rois mérovingiens d'Austrasie et en conséquence eurent à s'insérer dans les luttes des Alamans contre la domination franque. Celle-ci d'ailleurs eut à tenir compte des premières communautés chrétiennes alamanniques, quand, au VIII^e s., Charles Martel ainsi que ses fils, Pépin III et Carloman, s'efforcèrent de diriger en Germanie l'expansion du christianisme romain. Aussi l'ensemble des Vies de saints rassemblées ici, p. 18–73, est-il un précieux *corpus* de documents qui éclairent, malgré le merveilleux habituel aux récits hagiographiques, la vie sociale et politique des Alamans de l'obscur VII^es. Bien que d'inégale valeur, toutes ces *vitae* apportent des renseignements directs méritant d'être relevés.

Jonas de Suse, moine à l'abbaye italienne de Bobbio (près de Plaisance), fondée par S. Columban qui y mourut en 615, écrivit trois Vies de saints, p. 18–23, dont la plus importante est la *Vita s. Columbani*. Elle montre le saint prenant dès 592 l'initiative d'aller convertir les Alamans et, peu après, obtenant du roi d'Austrasie Théodebert II (596–612) l'autorisation de s'établir à Bregenz pour évangéliser les Alamans des environs, encore adoreurs de «Vodanus appelé aussi Mercure»: Columban fit chez eux des miracles, surtout lors d'une famine, mais la chute de Théodebert II, vaincu en 612 par le roi de Bourgogne Thierry II, l'obligea à partir pour

l'Italie, où, reçu *honorifice* par le roi lombard Agilulf (590–616 et converti au catholicisme vers 603), il fonda en 614 l'abbaye de Bobbio.

On doit au prêtre Bobolenus la Vie d'un saint Germain, p. 24–28, qui évangélisa une région plus occidentale, au sud de Bâle, où l'ancienne population provinciale, les *Rheti*, voisinait avec les Alamans. Germain y fut envoyé par le troisième abbé de Luxeuil, Waldebert, qui avait obtenu du duc d'Alsace Gundoin un petit territoire dans la haute vallée de la Birse, proche de la route de Bâle à Soleure: Germain y fonda vers 630 l'abbaye de Grandval dans le vallon fertile du Reuss, affluent de la Birse; mais en 675, un autre duc d'Alsace, Chaticus, sévit contre les habitants »rhètes« du Sornegau (vallée de Délémont) et y expédia une troupe d'»auxiliaires« alamans qui cernèrent Grandval dont le saint abbé fut massacré *ab hoste iniquo*.

A la date de 630, l'évangélisation des Alamans du lac de Constance avait progressé: peut-être fut-ce à cause de cela que l'abbé de Luxeuil s'était décidé à envoyer Germain au sud de Bâle. Effectivement, l'œuvre de S. Columban avait été promptement continuée par l'un de ses disciples, le moine irlandais Gallus, qui devint S. Gall. Il ne reste qu'un fragment de la première Gallusvita rédigée à la fin du VIII^e s. Or celle-ci fut reprise et amplifiée au IX^e s. par deux moines de l'abbaye de Reichenau (fondée en 724, sur une île proche de Constance, par S. Pirmin, d'origine espagnole ou aquitaine, avec l'appui de Charles Martel qui venait de conquérir le Hegau), d'abord par Wetti, puis en 833–834 par Walahfrid Strabon, poète et exégète, qui avait instruit à Aix le jeune Charles le Chauve avant d'être de 839 à 849 abbé de Reichenau.

De la *vetustissima Vita*, p. 30–34, ne subsistent que les récits de la réconciliation de S. Gall avec les moines de Bobbio qui lui envoyèrent la *cambutta*, bâton abbatial de S. Columban, et des derniers moments du saint, mort à 95 ans, sans doute en 650, au *castrum* d'Arbon (*Arbon Felix*), dont le prêtre Willimar, au nom alaman, l'avait invité à venir prêcher aux fidèles et où l'évêque Jean de Constance arriva trop tard pour conforter le mourant qui était son ami, enfin de deux miracles: lors des funérailles, la guérison d'un paralytique auquel on avait donné les chaussures du saint et, plus tard, au temps de Carloman (741–747) un miracle dont bénéficia l'Alaman Berthoald qui habitait le Baar, entre la Forêt Noire et l'Alpe Souabe.

La longue *vita* en deux livres écrite en excellent latin par Walahfrid, p. 34–67, débute par un prologue décrivant le territoire que *nos Alamanni vel Suevi incolimus*, où Bregenz, ancien *oppidum* de la *Raetia II*, maintenant *vetustate collapsum*, est à la jonction tant des Alamans »de la partie de Germanie transdanubienne« que de ceux »de la partie de Rétie allant des Alpes au Danube« et de ceux de la *Gallia* de l'Aare. Walahfrid rappelle ensuite qu'au temps où S. Columban évangélisait le pays de la Limmat et du Lac de Zurich Gallus avait montré un tel zèle à renverser les *fana* des païens et à jeter au lac les offrandes faites à leurs dieux que les missionnaires avaient été chassés; alors, S. Columban et Gallus étaient venus chez le prêtre d'Arbon, Willimar, qui les accueillit bien et indiqua à S. Columban, lequel cherchait pour lui et ses moines un lieu solitaire et paisible, l'*oppidum* ruiné de Bregenz, procurant même au saint abbé, qu'accompagnaient Gallus et un diacre, un bateau et des rames pour y parvenir. Là, S. Columban demeura trois ans, chargeant Gallus d'évangéliser les païens en langue barbare, renversant des idoles et construisant une église. Mais, des païens mécontents voulurent chasser les saints hommes et eurent recours au duc Gunzo (qui n'est pas le duc Uncelen de la Chronique de Frédégaire, cf. n. 43), de sorte que les missionnaires décidèrent d'aller en Italie auprès du roi Agilulf. Or Gallus, malade, resta et se réfugia auprès du prêtre Willimar qui l'installa près de son église avec deux diacres, Magnoald, au nom alaman, et Theodorus. Guéri, Gallus chercha un lieu solitaire pour se retirer et le trouva grâce au diacre Hiltibodus, au nom alaman aussi, près de la rivière Steinach. Revenu ensuite à Arbon, Gallus apprit la mort de l'évêque de Constance Gaudentius et reçut une lettre de Gunzo, qui l'invitait à venir dans sa *villa* d'Überlingen (sur la rive nord-orientale du Lac de Constance, Gunzo étant duc d'Alamannie), afin de guérir sa fille possédée par le démon et que n'avaient pu soulager les exorcistes qu'il avait demandés au roi d'Austrasie-Bourgogne Sigibert II. Gallus refusa d'y aller et se retira dans la *Raetia* de Coire, qui

ne dépendait pas de Gunzo, auprès de son ami Jean, diacre sans doute »rhète«. Le duc ayant réitéré son invitation par l'intermédiaire du prêtre Willimar, Gallus consentit à venir auprès de la jeune possédée qu'il guérit par des rites et prières qui chassèrent le démon: la scène décrite en I, 18, est un modèle du genre. Le duc couvrit le saint de cadeaux, lui offrit l'»honneur de l'épiscopat« et ordonna au *praefectus arbonensis* de pourvoir à la construction d'*aedificia* autour de la *cella* de Gallus, qui fit venir le diacre Jean et lui apprit la »science des saints livres«. Ainsi, quand Gunzo, les évêques d'Autun et de Verdun ainsi que les prêtres de Spire et de »toute l'Alamannie«, réunis à Constance pour l'élection épiscopale, désignèrent Gallus, celui-ci refusa-t-il l'épiscopat et proposa-t-il le diacre Jean, aussitôt élu et consacré. Alors, Gallus, ayant vu en songe son maître Columban, envoya le diacre Magnoald à Bobbio, où les moines lui confirmèrent la mort de S. Columban et lui remirent pour Gallus une lettre d'absolution avec le *baculum quem vulgo cambotam* du saint abbé. Walahfrid conte la mort de S. Gall en suivant le texte de la *vetustissima vita*, mais il y ajoute des funérailles miraculeuses: l'évêque Jean doit recourir à deux chevaux non ferrés pour déposer le corps du saint dans le sépulcre.

Au livre II, Walahfrid montre le succès croissant du culte de S. Gall. Quarante ans après la mort du saint, lorsque l'armée d'Otwinus (cf. n. 63: la Vita écrite par Wetti en fait un *praeses*) ravageait le Thurgau, le territoire de Constance et le *pagus* d'Arbon, le *vicarius praefecti* Erchonaldus osa ouvrir la tombe pour en voler les richesses, mais il subit ensuite toutes sortes de malheurs et l'évêque de Constance Boso fit réensevelir le corps et ériger une *arca* plus haute que la précédente. Plus tard, un autre sacrilège commis par les soldats de Pépin II, venu soumettre l'Alamannie (expéditions de 709 à 712), fut également puni. Au temps de Charles Martel (714–741), Waltram, un grand propriétaire alaman des environs d'Arbon et du saint lieu, patronna la communauté des moines établis autour de la tombe de S. Gall et en donna la direction au prêtre Otmar (un Alaman selon sa Vita par Gozbert) que, déjà, le comte de Coire Victor avait distingué et installé là. Sans doute la noblesse alamannique (Waltram, puis le duc Nebi) et la noblesse »rhète« (le comte Victor et les »Victorides«, cf. n. 76) se disputèrent-elles le culte de S. Gall, car le comte Victor tenta de transférer en *Raetia Curiensis* le corps du saint. Après 741, Carloman protégea l'abbaye d'Otmar et, quand il se retira en 747 à Rome, il la recommanda par lettre à son frère Pépin III qui non seulement la dota de revenus fonciers et fiscaux, mais la combla de cadeaux, telle une cloche existant encore au temps de Walahfrid. Plus tard cependant, l'abbé Otmar dut se défendre contre deux comtes francs »cupides«, Warin et Ruadhard, qui revendiquèrent une partie des propriétés et des ressources fiscales de l'abbaye: ils accusèrent Otmar auprès de Pépin, le firent arrêter, enchaîner et jeter dans une île du Rhin proche de Stein, où Otmar mourut (en 759) après avoir été quarante ans abbé de St-Gall.

La Vie du saint abbé Otmar par Gozbert, moine de St-Gall, écrite en 830, n'est connue que par le résumé, p. 68–73, qu'en fit faire à Reichenau Walahfrid, lequel avait utilisé dans le livre II de sa Vita de S. Gall un récit des miracles du saint rédigé aussi par Gozbert. Cette courte Vie de S. Otmar précise, néanmoins, comment Otmar dirigea son abbaye (avec une piété et une charité inspirées de la règle bénédictine que, selon Walahfrid, il avait fait reconnaître lorsque Pépin III dota l'abbaye) et quelles furent les circonstances de la mort d'Otmar: le saint abbé ayant voulu recourir au »roi« Pépin, Warin et Ruadhard se hâtèrent de l'en empêcher en le faisant saisir et inculper de luxure par un certain Lantpert, crime qui permit à un »concile inique« de condamner Otmar à la détention dans la villa palatiale de Bodman (sur la rive nord du lac de Constance), d'où un notable franc (cf. n. 5, p. 75) le fit transférer dans une île du Rhin à Stein. Probablement Otmar fut-il une victime à la fois des deux comtes francs chargés, selon Walahfrid, d'administrer toute l'Alamannie« et des séquelles des révoltes alamanniques réprimées par Carloman et Pépin III de 741 à 746.

D'ailleurs, les Petites Annales Carolingiennes, reproduites ici, p. 76–79, signalent les fréquentes expéditions franques en Alamannie depuis Pépin II, luttant de 709 à 712 contre le duc alaman Willehari: en 730 Charles Martel y combat le duc Lanfrid (cf. n. 7, p. 78) et de 742 à 746

Carloman y intervient quatre fois. Les *Annales regni Francorum* et les *Annales* dites d'Einhard, p. 80–81, mentionnent les troubles dus en 748 à la révolte de Grifon, demi-frère de Carloman et Pépin III. Les *Annales Mettenses*, p. 82–86, après avoir cité en 688 les guerres de Pépin II contre les »Suèves«, Bavares et Saxons, mentionnent aussi ses campagnes alamanniques de 709–712, puis celles de Pépin III et Carloman en 743, 745, 746 et en 749 l'alliance entre Grifon et le duc alaman Lanfrid qui avaient entraîné avec eux le jeune duc bavarois Tassilon, Ligue que Pépin III dut aller vaincre en Bavière. Après sa victoire il »emmena avec lui« Grifon et Lanfrid, mais laissa à Tassilon le duché bavarois. En 750 donc, l'Alamannie n'avait pas encore accepté la domination franque.

Enfin, l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, p. 87–90 (notons à ce propos que la notice introductive aurait pu indiquer, après la traduction anglaise de W. D. Foulke, en 1906, l'excellente traduction italienne de F. Ronconi, Paolo Diacono, *Storia di Longobardi*, Milan 1971), montre l'isolement des Alamans, sans frontière commune, comme les Bavares, avec l'Italie lombarde et surtout sans autre unité que celle imposée par le duché d'Alamannie organisé par les rois francs dès le VI^e s., puis consolidé par les Pippinides au VIII^e siècle.

Si Paul Diacre assure, en II, 4, que la peste qui dépeupla l'Italie de 566 à 570 »s'étendit jusqu'aux frontières des Alamans et des Bavares«, il dit cependant, en II, 15, que la *Suavia hoc est Alamannorum patria* est bordée au sud par les provinces de *Raetia I* et *II* habitées par les *Reti*. De fait, les liens entre Alamannie et Italie n'apparaissent qu'au temps des rois Théodebert Ier (qu'irrita la titulature de Justinien se disant *Francicus, Alamannicus*, etc., signalée en I, 25) et Thibaut qui ordonna l'expédition italienne de Buccilin et Leutari, mentionnée en II, 2. Par la suite, les trois allusions à des Alamans faites par Paul Diacre sont accidentelles.

Selon III, 18–19, le roi lombard Authari (584–590), prédécesseur du roi Agilulf qui protégea S. Columban, comme nous l'avons vu, assiégea dans la ville padane de Brescello (au nord-est de Parme) le duc rebelle Droctulft, un Alaman fait prisonnier par les Lombards et qui, s'étant rallié à eux, avait reçu un duché mais s'était révolté; aussi, Brescello prise, Droctulft se réfugia-t-il à Ravenne, se mit-il à la tête des soldats de l'exarque pour combattre les Lombards et, quand il mourut (peu avant la paix de trois ans conclue en 585 ou 586 entre Authari et l'exarque), les Ravennates l'ensevelirent devant la porte du saint martyr Vital avec une épitaphe louangeuse dont Paul Diacre nous transmet le texte. Or, il est probable que ce Droctulft capturé par les Lombards était un officier alaman au service de l'empereur, car Théophylacte cite un Drocton dans l'armée d'Orient, *Hist.*, II, 17, lequel aurait été ensuite envoyé à l'exarque de Ravenne, mais qui, battu et fait prisonnier par les Lombards les trompa sur ses intentions et regagna Ravenne dès qu'il en eut l'occasion: sans doute fut-ce lui qui, selon son épitaphe, reprit en 584 le port de Classis, dont s'était emparé en 585 le duc lombard de Spolète Faroald, comme le confirme Paul Diacre en III, 13 (mal daté, cf. L. Schmidt, *Ostgermanen*, 603, n. 3). Il est probable encore que si, malgré l'alliance conclue en 585 entre l'empereur Maurice Tibère (582–602) et le roi d'Austrasie Childebert II, lequel voulait obtenir la restitution de sa sœur Ingunde (prise en otage par une flotte byzantine, alors qu'elle fuyait l'Espagne où son époux Herménégild, converti au catholicisme, avait été emprisonné par son père, le roi wisigoth arien Léovigild), l'armée de Childebert II ne put descendre en Italie, ce fut non pas à cause des »dissensions entre Francs et Alamans«, selon P. Diacre, III, 22, mais à cause, comme le dit Grégoire de Tours, *H. F.*, VIII, 18, de divergences de vues *inter duces*, vraisemblablement dues à la paix faite en 585 ou 586 par Authari avec l'exarque peu après avoir perdu le port de Ravenne. Quant au mariage du *rex Alamannorum* avec (en IV, 37) une fille du duc lombard du Frioul Gisulf, descendant du roi Alboin (cf. II, 9 et IV, 18), ce mariage lombardo-alaman n'était dû qu'au hasard. Paul Diacre conte qu'en 610, le duc Gisulf tenta d'arrêter l'invasion des Avars avec tous les soldats lombards qu'il avait pu réunir, mais il fut battu et tué; alors, sa veuve, Romilda, assiégée dans Cividale avec ses huit enfants et les réfugiés lombards, ouvrit les portes de la ville au khan avar, peut-être parce qu'elle crut pouvoir traiter avec lui en l'épousant, mais

la population fut en partie massacrée, en partie réduite en esclavage et emmenée en Pannonie, où Romilda fut suppliciée et ses quatre filles vendues comme esclaves »en divers pays«; deux d'entre elles, cependant, furent épousées l'une par le »roi des Alamans« et l'autre par le *princeps* des Bavares, pays voisins des marchés d'esclaves danubiens.

Il est significatif qu'à travers les six livres de l'Histoire des Lombards que Paul Diacre termina avec le règne de Liutprand (712–744), les Alamans n'apparaissent qu'avec Théodebert I^{er} et Thibaut, soumis et au service de ces rois francs du VI^e siècle, ce qui, d'une manière indirecte, exclut les Alamans du VII^e s., que durent vaincre en Alamannie les derniers Mérovingiens et les Pippinides.

Emilienne DEMOUGEOT, Montpellier

Isidore de Séville, Etymologies. Livre XVII De l'agriculture, hg., übersetzt und kommentiert von Jacques ANDRÉ, Paris (Les Belles Lettres) 1981, 8°, 257 S. (Collection A.L.M.A.).

Das äußerlich recht unscheinbare, broschürte Buch, durch seinen Preis (90,- FF = etwa DM 35,-) durchaus erschwinglich, stellt nach seinem Inhalt und Stellenwert ein doppeltes Ereignis von gewisser Bedeutung dar.

Zum Ersten der Inhalt: Mit dem Versprechen und mit – wie dem Rezensenten scheint – ausreichenden Garantien (dazu weiter unten) für die Fortführung des Werkes wird der erste Teil einer Quelle herausgegeben, deren kritische Edition die wissenschaftliche Welt seit langem erwartet. Von den 20 Büchern der »Etymologiae« des gelehrten Spaniers Isidor von Sevilla († 636), zu deren kulturellen Bedeutung man am besten auf die kongeniale Darstellung aus der Feder von Jacques Fontaine verweisen wird (Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique, 2 Bde. Paris 1959; vgl. auch dens., S. Isidore de Séville, in: Dictionnaire de Spiritualité, fasc. L–LI, 1971, col. 2105–2116), d. h. einer Quelle, die bisher nur durch ganz unzureichende Drucke (Migne PL 82 und W. M. Lindsay, 2 Bde. Oxford 1911) zugänglich war, wird nun Buch XVII De rebus rusticis von J. André, einem ausgesprochenen Spezialisten der lateinischen technischen Sprache, vorgelegt. Der durch einschlägige Publikationen zum Thema (vgl. ders., L'alimentation et la cuisine à Rome, Paris 1961, etc.) bekannte Latinist, Directeur d'Études an der Ecole Pratique des Hautes Études, hat seine Edition/Übersetzung mit einem ausführlichen Apparat ausgestattet (neben dem Variantenapparat 635 z. T. sehr ausführliche Erläuterungen in den Fußnoten), sie mit einer Einleitung versehen (S. 3–19), die die Quellen des Bischofs von Sevilla sowie die Handschriftenüberlieferung behandelt, endlich drei Indizes erstellt: Index deorum et hominum, I. locorum, I. rerum. Damit sind die Voraussetzungen für eine optimale Erschließung des Textes gegeben.

Gleichzeitig stellt die Erscheinung des Bändchens das Wiederaufleben der Reihe »Auteurs latins du Moyen-Âge« dar, die in den 30iger Jahren dieses Jahrhunderts mit der Veröffentlichung lateinischer Komödien des Mittelalters eingesetzt hatte. Vor dem Hintergrund der Association Guillaume Budé, die u. a. bereits die »Classiques de l'histoire de France au moyen âge« und die »Collection des Universités de France« patroniert, sowie dem des Forschungszentrums Lenain de Tillemont (Sorbonne, in Verbindung mit dem C.N.R.S.), unter der Leitung des bereits genannten Jacques Fontaine (Sorbonne Paris–IV), zusammen mit Yves Lefèvre (Bordeaux–III), beabsichtigt die kräftig wiederbelebte Reihe die Edition von repräsentativen Quellen des »humanisme médiéval« (S. 1), insbesondere Isidor, von dem neben den Etymologien auch die »Sententiae libri tres«, »De ortu et obitu patrum«, »Differentiarum libri duo« und die »Synonyma« von Spezialisten verschiedener Länder herausgegeben werden sollen. (Am Rande sei bemerkt, daß sich unter diesen bisher keine deutschen Mitarbeiter befinden.) Die Internationalität des Unternehmens wird nicht zuletzt durch seinen wissenschaftlichen Beirat